**DIEU EXISTE,**

**SON NOM EST PETRUNYA**

**De Teona Strugar Mitevska**



**Une figure qui, par sa seule présence, réorganise toute la galerie des représentations féminines au cinéma.**

Petrunya a plus de 30 ans, elle vit chez ses parents, plus exactement dans le lit de la chambre d’enfant qu’elle n’a jamais quittée. Dans sa petite ville de Macédoine du Nord (l’ancienne république yougoslave de Macédoine), il n’y a pas de travail pour une diplômée de l’université de Skopje. Forcée par sa mère de se rendre à un entretien dans une usine textile, Petrunya fait peine à voir. Trop grande, trop lourde au regard des critères masculins, elle oppose au monde une morne bouderie. Un rituel local veut qu’à la fonte des neiges, le pope jette dans la rivière une croix de bois que les jeunes gens se disputent dans l’eau glacée. Celui qui l’attrape est promu au rang de célébrité locale et se voit promettre amour et prospérité par les autorités religieuses. Petrunya, qui passe par là, se jette dans les flots et emporte la croix. Ce geste fait vaciller toute la société qui l’environne.

Les jeunes gens, certains que la compétition est réservée aux mâles, le prêtre, obligé de trouver les arguments théologiques justifiant pareille discrimination, le commissaire de police, qui voit bien que l’ordre a été troublé, la mère de Petrunya, qui préférerait qu’elle fasse des efforts de présentation : il se forme contre la porteuse de croix un front aussi divers qu’uni dans son désir de préserver le patriarcat. Elle est alors forcée à l’héroïsme, sortant de sa position par défaut (mutisme, indifférence affichée) pour affronter le sabre et le goupillon au poste de police assiégé par une journaliste (Labina Mitevska) et par les postadolescents, presque prêts au lynchage pour récupérer l’objet de bois.

Zorica Nusheva dessine nettement le parcours épuisant que son personnage doit accomplir en une nuit. Sa culture et son intelligence, laissées en jachère pendant les années d’inactivité, reprennent du service, lui permettant de garder la tête haute face aux figures du pouvoir, commissaire ou pope. La réalisatrice et scénariste ne se donne pas la peine d’élever ces pantins au rang de personnages. Et le père de Petrunya a beau être plus sympathique, il reste le simple représentant de la défunte idéologie socialiste.

Teona Strugar Mitevska préfère se concentrer sur les personnages féminins, la formidable Petrunya, bien sûr, mais aussi la journaliste, citadine, salariée, qui n’en a pourtant pas fini avec la division du travail domestique et la discrimination salariale, la mère enserrée dans une infernale combinaison de préceptes religieux et de préjugés sociaux, la meilleure amie, dont l’armure cynique est fêlée par le sentimentalisme. ***Dieu existe* parvient, à travers les idiosyncrasies historiques et religieuses de la situation, à une espèce d’universalité dans son évocation de la lutte des genres.**

Thomas Sotinel